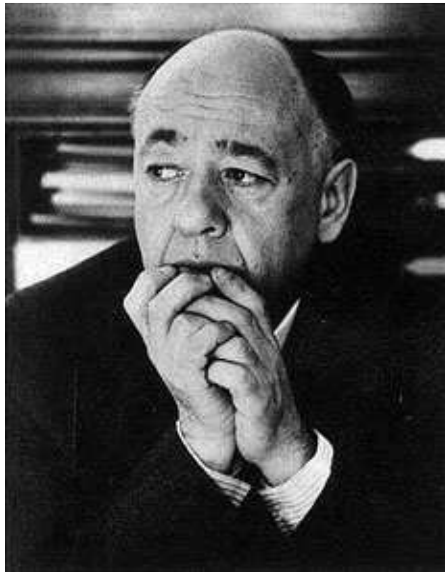


Découvrons la pièce

Eugène Ionesco



1909-1964

Eugène Ionesco partage sa vie entre sa Roumanie natale et la France. Son père repart en Roumanie, où il divorce en secret et se remarie. Eugène et sa sœur l'y rejoignent. Il entame des études de français à Bucarest. Devant la montée des idées nationalistes, il repart en France, qu'il ne quittera plus. En 1953, ses pièces le rendront enfin célèbre.

Traversée de la pièce : Découvrons les thèmes

- Personnages

Par ordre d'entrée en scène

La ménagère

L'épicière

Jean

Béranger

La serveuse

L'épicier

Le vieux monsieur
Le logicien
Le patron du café
Daisy
Monsieur Papillon
Dudard
Botard
Madame Bœuf
Un pompier
Monsieur Jean
La femme de monsieur Jean
Plusieurs têtes de rhinocéros

- Didascalie initiale : faire un croquis rapide

Que garde-t-on ? Comment représenter ?

Une place dans une petite ville de province. Au fond, une maison composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Au rez-de-chaussée, la devanture d'une épicerie. On y entre par une porte vitrée qui surmonte deux ou trois marches. Au-dessus de la devanture est écrit en caractères très visibles le mot : « EPICERIE ». Au premier étage, deux fenêtres qui doivent être celles du logement des épiciers. L'épicerie se trouve donc dans le fond du plateau, mais assez sur la gauche, pas loin des coulisses. On aperçoit, au-dessus de la maison de l'épicerie, le clocher d'une église, dans le lointain. Entre l'épicerie et le côté droit, la perspective d'une petite rue. Sur la droite, légèrement en biais, la devanture d'un café. Au-dessus du café, un étage avec une fenêtre. Devant la terrasse de ce café : plusieurs tables et chaises s'avancent jusque près du milieu du plateau. Un arbre poussiéreux près des chaises de la terrasse. Ciel bleu, pas loin de midi, en été. Jean et Béranger iront s'asseoir à une table de la terrasse.

Avant le lever du rideau, on entend carillonner. Le carillon cessera quelques secondes après le lever du rideau. Lorsque le rideau se lève, une femme, portant sous un bras un panier à provisions vide, et sous l'autre un chat, traverse en silence la scène, de droite à gauche. A son passage, l'Épicière ouvre la porte de la boutique et la regarde passer.

- Découvrir les thèmes de l'œuvre à travers plusieurs extraits

LA SERVEUSE. — Mais qu'est-ce que c'est ? (Béranger, toujours indolent, sans avoir l'air d'entendre quoi que ce soit, répond tranquillement à Jean au sujet de l'invitation ; il remue les lèvres ; on n'entend pas ce qu'il dit ; Jean se lève d'un bond, fait tomber sa chaise en se levant, regarde du côté de la coulisse

gauche, en montrant du doigt, tandis que Bérenger, toujours un peu vaseux, reste assis.)

JEAN. — Oh, un rhinocéros ! *(Les bruits produits par l'animal s'éloigneront à la même vitesse si bien que l'on peut déjà distinguer les paroles qui suivent ; toute cette scène doit être jouée très vite ; répétant :) Oh ! un rhinocéros !*

LA SERVEUSE. - Oh ! un rhinocéros !

L'ÉPICIÈRE, qui montre sa tête par la porte de son épicerie. — Oh ! un rhinocéros ! *(À son mari, resté dans la boutique.) Viens vite voir, un rhinocéros ! (Tous suivent du regard, à gauche, la course du fauve.)*

JEAN. - Il fonce droit devant lui, frôle les étagères !

L'ÉPICIER, dans sa boutique. - Où ça ?

LA SERVEUSE, mettant les mains sur les hanches. - Oh !

L'ÉPICIÈRE, à son mari qui est toujours dans sa boutique. - Viens voir !
(Juste à ce moment l'Épicier montre sa tête.)

L'ÉPICIER, montrant sa tête. - Oh ! un rhinocéros !

JEAN, l'interrompant. — Vous êtes dans un triste état, mon ami.

BERENGER. — Dans un triste état, vous trouvez ?

JEAN. — Je ne suis pas aveugle. Vous tombez de fatigue, vous avez encore perdu la nuit, vous bâillez, vous êtes mort de sommeil...

BERENGER. — J'ai un peu mal aux cheveux...

JEAN. — Vous puez l'alcool !

BERENGER. — J'ai un petit peu la gueule de bois, c'est vrai !

JEAN. — Tous les dimanches matin, c'est pareil, sans compter les jours de la semaine.

BERENGER. — Ah non, en semaine c'est moins fréquent, à cause du bureau...

JEAN. — Et votre cravate, où est-elle ? Vous l'avez perdue dans vos ébats !

BERENGER, mettant la main à son cou. — Tiens, c'est vrai, c'est drôle, qu'est-ce que j'ai bien pu en faire ?

JEAN, sortant une cravate de la poche de son veston. — Tenez, mettez celle-ci.

BERENGER. — Oh, merci, vous êtes bien obligeant. *(il noue la cravate à son cou.)*

JEAN, pendant que Bérenger noue sa cravate au petit bonheur. — Vous êtes tout décoiffé ! *(Bérenger passe les doigts dans ses cheveux.) Tenez, voici un peigne ! (Il sort un peigne de l'autre poche de son veston.)*

BERENGER, prenant le peigne. — Merci. *(Il se peigne vaguement.)*

JEAN. — Vous ne vous êtes pas rasé ! Regardez la tête que vous avez. *(Il sort une petite glace de la poche intérieure de son veston, la tend à Bérenger qui s'y examine ; en se regardant dans la glace, il tire la langue.)*

BERENGER. — J'ai la langue bien chargée.

JEAN, reprenant la glace et la remettant dans sa poche. — Ce n'est pas étonnant !... *(Il reprend aussi le peigne que lui tend Bérenger, et le remet dans sa poche.)* La cirrhose¹ vous menace, mon ami.

BERENGER, inquiet. — Vous croyez ?...

JEAN, à Bérenger qui veut lui rendre la cravate. — Gardez la cravate, j'en ai en

réserve.

BERENGER, admiratif. — Vous êtes soigneux, vous.

JEAN, continuant d'inspecter Bérenger. — Vos vêtements sont tout chiffonnés, c'est lamentable, votre chemise est d'une saleté repoussante, vos souliers... (Bérenger essaye de cacher ses pieds sous la table.) Vos souliers ne sont pas cirés... Quel désordre !... Vos épaules...

BERENGER. — Qu'est-ce qu'elles ont, mes épaules ?...

JEAN. — Tournez-vous. Allez, tournez-vous. Vous vous êtes appuyé contre un mur... (Bérenger étend mollement sa main vers Jean.) Non, je n'ai pas de brosse sur moi, cela gonflerait les poches. (Toujours mollement, Bérenger donne des tapes sur ses épaules pour en faire sortir la poussière blanche ; Jean écarte la tête.) Oh là là... Où donc avez-vous pris cela ?

BERENGER. — Je ne m'en souviens pas.

JEAN. — C'est lamentable, lamentable ! J'ai honte d'être votre ami.

BERENGER. — Vous êtes bien sévère...

« Ce sont eux qui sont beaux. J'ai eu tort ! Oh ! Comme je voudrais être comme eux. Je n'ai pas de corne, hélas ! Que c'est laid, un front plat. Il m'en faudrait une ou deux, pour rehausser mes traits tombants. Ça viendra peut-être, et je n'aurai plus honte, je pourrai aller tous les retrouver. Mais ça ne pousse pas ! (Il regarde les paumes de ses mains.) Mes mains sont moites. Deviendront-elles rugueuses ? (Il enlève son veston, défait sa chemise, contemple sa poitrine dans la glace.) J'ai la peau flasque. Ah, ce corps trop blanc, et poilu ! Comme je voudrais avoir une peau dure et cette magnifique couleur d'un vert sombre, une nudité décente, sans poils, comme la leur ! »

L'histoire

La pièce raconte l'invasion d'une ville par des rhinocéros. Le héros, Bérenger, comprend petit à petit que ce sont les habitants qui se transforment en bêtes sauvages. Même Jean, son meilleur ami, accepte de se métamorphoser. Mais Bérenger veut résister.



Jouons la métamorphose de Jean

- Texte

BÉRENGER. Réfléchissez, voyons, vous vous rendez bien compte que nous avons une philosophie que ces animaux n'ont pas, un système de valeurs irremplaçable. Des siècles de civilisation humaine l'ont bâti !...

JEAN, *toujours dans la salle de bains.* Démolissons tout cela, on s'en portera mieux.

BÉRENGER. Je ne vous prends pas au sérieux. Vous plaisantez, vous faites de la poésie.

JEAN. Brrr... *(Il barrit presque.)*

BÉRENGER. Je ne savais pas que vous étiez poète.

JEAN, *(Il sort de la salle de bains.)* Brrr... *(Il barrit de nouveau.)*

BÉRENGER. Je vous connais trop bien pour croire que c'est là votre pensée profonde. Car, vous le savez aussi bien que moi, l'homme...

JEAN, *l'interrompant.* L'homme... Ne prononcez plus ce mot !

BÉRENGER. Je veux dire l'être humain, l'humanisme...

JEAN, *L'humanisme est périmé ! Vous êtes un vieux sentimental ridicule. (Il entre dans la salle de bains.)*

bÉrenger : Enfin, tout de même, l'esprit...

jean, *dans la salle de bains :* Des clichés ! vous me racontez des bêtises.

bÉrenger : Des bêtises !

JEAN, *de la salle de bains, d'une voix très rauque, difficilement compréhensible :* Absolument.

bÉrenger : Je suis étonné de vous entendre dire cela, mon cher Jean ! Perdez-vous la tête ? Enfin, aimeriez-vous être rhinocéros ?

jean : Pourquoi pas ? Je n'ai pas vos préjugés.

bÉrenger : Parlez plus distinctement. Je ne vous comprends pas. Vous articulez mal.

JEAN, *toujours de la salle de bains :* Ouvrez vos oreilles !

bÉrenger : Comment ?

jean : Ouvrez vos oreilles. J'ai dit : pourquoi ne pas être rhinocéros ? J'aime les changements.

bÉrenger : De telles affirmations venant de votre part... *(Bérenger s'interrompt, car Jean fait une apparition effrayante. En effet, Jean est devenu tout à fait vert. La bosse de son front est presque devenue une corne de rhinocéros.)* Oh ! vous semblez vraiment perdre la tête ! *(Jean se précipite vers son lit, jette les couvertures par terre, prononce des paroles furieuses et incompréhensibles, fait entendre des sons inouïs.)* Mais ne soyez pas si furieux, calmez-vous ! Je ne vous reconnais plus.

JEAN, *à peine distinctement :* Chaud... trop chaud. Démolir tout cela, vêtements, ça gratte, vêtements, ça gratte. *(Il fait tomber le pantalon de son*

pyjama.)

bérenger : Que faites-vous ? Je ne vous reconnais plus ! Vous si pudique d'habitude !

jean : Les marécages ! les marécages !

bÉrenger : Regardez-moi ! Vous ne semblez plus me voir ! Vous ne semblez plus m'entendre !

Jean : Je vous entends très bien ! Je vous vois très bien ! *(Il fonce vers Bérenger tête baissée. Celui-ci s'écarte.)*

BÉRENGER : Attention !

JEAN, soufflant bruyamment : Pardon !

Puis il se précipite à toute vitesse dans la salle de bains.

BERENGER fait mine de fuir vers la porte de gauche puis fait demi-tour et va dans la salle de bains à la suite de Jean en disant : je ne peux tout de même pas le laisser comme cela, c'est un ami. *(de la salle de bains)* Je vais appeler le médecin ! C'est indispensable, indispensable, croyez-moi.

Jean, de la salle de bains : Non.

BERENGER, dans la salle de bains : Si. Calmez-vous, Jean ! Vous êtes ridicule. Oh ! votre corne s'allonge à vue d'œil !... Vous êtes rhinocéros.

JEAN *(dans la salle de bains)* : Je te piétinerai ! Je te piétinerai !

Eugène Ionesco, *Rhinocéros*, acte II, tableau II

- Lecture analytique : quelles sont les étapes de la transformation de Jean ?

Outils d'analyse	Relevé	Interprétation
Didascalies	<i>(Il barrit presque.)</i> <i>(Il barrit de nouveau.)</i> <i>l'interrompant.</i> <i>d'une voix très rauque,</i> <i>difficilement</i> <i>compréhensible</i> <i>Jean fait une apparition</i> <i>effrayante. En effet, Jean</i> <i>est devenu tout à fait vert.</i> <i>La bosse de son front est</i> <i>presque devenue une</i> <i>corne de rhinocéros.)</i> <i>(Jean se précipite vers son</i> <i>lit, jette les couvertures</i> <i>par terre, prononce des</i> <i>paroles furieuses et</i>	Plus on avance dans le texte, moins on entend le son de la voix de Jean : il est de plus en plus rhinocéros. Cela commence par la voix, puis le physique ; enfin, il se déshabille. Il y a de plus en plus de didascalies, parce que le dialogue devient impossible entre eux. OUVERTURE : l'importance des didascalies. 2 fonctions dans cette pièce : - Ionesco a une idée très précise de la mise en scène (didascalies initiales) - à la fin de l'acte II, le texte est saturé de

	<p><i>incompréhensibles, fait entendre des sons inouïs.)</i></p> <p><i>à peine distinctement</i></p> <p><i>(Il fait tomber le pantalon de son pyjama.)</i></p> <p><i>(Il fonce vers Bérenger tête baissée. Celui-ci s'écarte.)etc.</i></p>	<p>didascalies parce que le dialogue est devenu impossible (gestes, action). Vrai aussi pour le monologue final.</p>
<p>Répétition de l'expression « salle de bains »</p> <p>+ verbes de mouvements</p>	<p><i>toujours dans la salle de bains. (Il sort de la salle de bains.) (Il entre dans la salle de bains, toujours de la salle de bains Puis il se précipite à toute vitesse dans la salle de bains. va dans la salle de bains à la suite de Jean (de la salle de bains)(dans la salle de bains)</i></p>	<p>Jean ne cesse de se déplacer.</p> <p>La métamorphose de Jean ne se passe pas dans la chambre, mais dans la salle de bains : les deux personnages ne sont pas toujours dans la même pièce, ce qui montre le refus de communiquer de Jean.</p> <p>Le spectateur ne peut pas tout voir : certaines choses se passent hors-scène. Cela renforce l'inquiétude, le mystère.</p>
<p>Impératifs</p>	<p>Démolissons tout cela</p> <p>Ne prononcez plus ce mot !</p> <p>Ouvrez vos oreilles !</p> <p>Ouvrez vos oreilles.</p>	<p>Jean ne cherche plus à échanger des idées, mais il impose les siennes. Ton devient autoritaire.</p>
<p>Arguments</p> <p>Points de suspension</p>	<p>vous vous rendez bien compte que nous avons une philosophie que ces animaux n'ont pas, un système de valeurs irremplaçable. Des siècles de civilisation humaine l'ont bâti !...</p> <p>Car, vous le savez aussi bien que moi, l'homme...</p> <p>Je veux dire l'être humain, l'humanisme...</p> <p>Enfin, tout de même, l'esprit...</p>	<p>Bérenger essaye de raisonner Jean, de le convaincre. Il n'arrive à développer que le premier argument. Les autres sont incomplets, parce qu'il est interrompu par Jean.</p> <p>Les arguments de Jean : des affirmations courtes, non développées, non expliquées. Il se contredit. Il prétend être plus ouvert intellectuellement que Bérenger, alors qu'il l'est moins : il aime le changement, mais veut devenir comme tout le monde ; il n'aime pas les préjugés, mais il ne respecte pas l'opinion des autres.</p>

	<p>≠</p> <p>L'humanisme est périmé !</p> <p>Des clichés !</p> <p>Je n'ai pas vos préjugés.</p> <p>Ouvrez vos oreilles. J'ai dit : pourquoi ne pas être rhinocéros ? J'aime les changements.</p>	<p>OUVERTURE : même discours, même technique que Botard. L'un est de droite (Jean), l'autre est de gauche (Botard), mais cela revient au même.</p>
Onomatopées	Brrr... Brrr...	Le début de la métamorphose de Jean : il veut changer de voix. Tiens, tiens : le monologue final...
<p>Champ lexical de l'homme, de l'humanité</p> <p>Points d'exclamation</p>	<p>vous le savez aussi bien que moi, l'homme...</p> <p>Je veux dire l'être humain, l'humanisme...</p> <p>Enfin, tout de même, l'esprit...</p> <p>Ne prononcez plus ce mot ! L'humanisme est périmé ! Des clichés ! Ouvrez vos oreilles !</p>	Jean réagit en entendant ces mots. Il rejette tout ce qui est humain. Il empêche Bérenger de parler et devient autoritaire.
Phrases averbales ou nominales	<p>Chaud... trop chaud. Démolir tout cela, vêtements, ça gratte, vêtements, ça gratte.</p> <p>Les marécages ! les marécages !</p>	<p>Vers la fin de l'échange, Jean est incapable de faire des phrases complètes : il perd le langage.</p> <p>Les marécages : lieu où vivent les rhinocéros.</p>
Pronoms personnels	<p>vous vous rendez bien compte que <u>nous</u> avons une philosophie <u>Démolissons</u> tout cela</p> <p>≠</p> <p><u>Regardez-moi</u> ! <u>Vous</u> ne semblez plus <u>me</u> voir ! <u>Vous</u> ne semblez plus <u>m'</u>entendre !</p> <p>Jean : <u>Je</u> <u>vous</u> entends très bien ! <u>Je</u> <u>vous</u> vois</p>	On ne trouve le pronom « nous » qu'au début de l'échange (et rarement). Rapidement, les deux amis divergent : ils sont l'un (« je ») contre l'autre (« vous »).

	très bien !	
Tutoiement	Je <u>te</u> piétinerai ! Je <u>te</u> piétinerai !	Dans la dernière réplique, le ton a changé : il ne le respecte plus.
Anaphore	Je te piétinerai ! Je te piétinerai !	Il répète une menace : son langage se réduit à une formule répétée.
Phrases courtes	Les marécages ! les marécages ! Pardon ! Non. Je te piétinerai ! Je te piétinerai !	Le langage de Jean se réduit considérablement.

- **Tentative de mise en jeu**

- **Visionner une mise en scène en anglais**

https://www.youtube.com/watch?v=0q46_TbXWN4

La question du langage

La question du langage dans les pièces de Ionesco

Jouer un extrait de la Cantatrice chauve

M. SMITH, *toujours dans son journal* – Tiens, c'est écrit que Bobby Watson est mort.

Mme SMITH. – Mon Dieu, le pauvre, quand est-ce qu'il est mort ?

M. SMITH. – Pourquoi prends-tu cet air étonné ? Tu le savais bien. Il est mort il y a deux ans. Tu te rappelles, on a été à son enterrement, il y a un an et demi.

Mme SMITH. – Bien sûr que je me rappelle. Je me suis rappelé tout de suite, mais je ne comprends pas pourquoi toi-même tu as été si étonné de voir ça sur le journal.

M. SMITH. – Ça n'y était pas sur le journal. Il y a déjà trois ans qu'on a parlé de son décès. Je m'en suis souvenu par associations d'idées !

Mme SMITH. – Dommage ! Il était si bien conservé.

M. SMITH. – C'était le plus joli cadavre de Grande-Bretagne ! Il ne paraissait pas son âge. Pauvre Bobby, il y avait quatre ans qu'il était mort et il était encore chaud. Un véritable cadavre vivant. Et comme il était gai !

Mme SMITH. – La pauvre Bobby.

M. SMITH. – Tu veux dire « le » pauvre Bobby.

Mme SMITH. – Non, c'est à sa femme que je pense. Elle s'appelait comme lui, Bobby, Bobby Watson. Comme ils avaient le même nom, on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre quand on les voyait ensemble. Ce n'est qu'après sa mort à lui, qu'on a pu vraiment savoir qui était l'un et qui était l'autre. Pourtant, aujourd'hui encore, il y a des gens qui la confondent avec le mort et lui présentent des condoléances. Tu la connais ?

M. SMITH. – Je ne l'ai vue qu'une fois, par hasard, à l'enterrement de Bobby.

Mme SMITH. – Je ne l'ai jamais vue. Est-ce qu'elle est belle ?

M. SMITH. – Elle a des traits réguliers et pourtant on ne peut pas dire qu'elle est belle. Elle est trop grande et trop forte. Ses traits ne sont pas réguliers et pourtant on peut dire qu'elle est très belle. Elle est un peu trop petite et trop maigre. Elle est professeur de chant.

La pendule sonne cinq fois. Un long temps.

Mme SMITH. – Et quand pensent-ils se marier, tous les deux ?

M. SMITH. – Le printemps prochain, au plus tard.

Mme SMITH. – Il faudra sans doute aller à leur mariage.

M. SMITH. – Il faudra leur faire un cadeau de noces. Je me demande lequel ?

Mme SMITH. – Pourquoi ne leur offririons-nous pas un des sept plateaux d'argent dont on nous a fait don à notre mariage à nous et qui ne nous ont jamais servi à rien ?

Court silence. La pendule sonne deux fois.

Mme SMITH. – C'est triste pour elle d'être demeurée veuve si jeune.

M. SMITH. – Heureusement qu'ils n'ont pas eu d'enfants.

Mme SMITH. – Il ne leur manquait plus que cela ! Des enfants ! Pauvre femme, qu'est-ce qu'elle en aurait fait !

M. SMITH. – Elle est encore jeune. Elle peut très bien se remarier. Le deuil lui va si bien.

Mme SMITH. – Mais qui prendra soin des enfants ? Tu sais bien qu'ils ont un garçon et une fille. Comment s'appellent-ils ?

M. SMITH. – Bobby et Bobby comme leurs parents. L'oncle de Bobby Watson, le vieux Bobby Watson est riche et il aime le garçon. Il pourrait très bien se charger de l'éducation de Bobby.

Mme SMITH. – Ce serait naturel. Et la tante de Bobby Watson, la vieille Bobby Watson pourrait très bien, à son tour, se charger de l'éducation de Bobby Watson, la fille de Bobby Watson. Comme ça, la maman de Bobby Watson, Bobby, pourrait se remarier. Elle a quelqu'un en vue ?

M. SMITH. – Oui, un cousin de Bobby Watson.

Mme SMITH. – Qui ? Bobby Watson ?

M. SMITH. – De quel Bobby Watson parles-tu ?

Mme SMITH. – De Bobby Watson, le fils du vieux Bobby Watson l'autre oncle de Bobby Watson, le mort.

M. SMITH. – Non, ce n'est pas celui-là, c'est un autre. C'est Bobby Watson, le fils de la vieille Bobby Watson la tante de Bobby Watson, le mort.

Mme SMITH. – Tu veux parler de Bobby Watson, le commis-voyageur ?

M. SMITH. – Tous les Bobby Watson sont commis-voyageurs.

Mme SMITH. – Quel dur métier ! Pourtant, on y fait de bonnes affaires.

M. SMITH. – Oui, quand il n'y a pas de concurrence.

Mme SMITH. – Et quand n'y-a-t-il pas de concurrence ?

M. SMITH. – Le mardi, le jeudi et le mardi.

Mme SMITH. – Ah ! trois jours par semaine ? Et que fait Bobby Watson pendant ce temps-là ?

M. SMITH. – Il se repose, il dort.

Mme SMITH. – Mais pourquoi ne travaille-t-il pas pendant ces trois jours s'il n'y a pas de concurrence ?

M. SMITH. – Je ne peux pas tout savoir. Je ne peux pas répondre à toutes tes questions idiotes !

Mme SMITH, *offensée* – Tu dis ça pour m'humilier ?

M. SMITH, *tout souriant* – Tu sais bien que non.

Une pièce bilingue

Le choix du spectacle est en lien direct avec la philosophie de Theatraverse. La troupe accorde une attention toute particulière au verbe, à la place du mot dans la communication, à son rôle dans le langage théâtral. Les pièces de Ionesco abordent la question de la communicabilité non pas comme une impossibilité, mais comme une difficulté. En choisissant de mêler l'anglais au français dans cette adaptation de *Rhinocéros*, Theatraverse entend explorer de nouvelles occasions d'échanger : qu'est-ce qui nous donne la compréhension d'une situation ? Le choix de la langue étrangère est-il réellement l'unique obstacle à la compréhension ?

Extraits

Acte I

BERENGER: Vous êtes bien sévère...

JEAN: I've every reason to be.

BERENGER: Écoutez, Jean. Je n'ai guère de distractions, on s'ennuie dans cette ville, je ne suis pas fait pour le travail que j'ai... tous les jours, au bureau, pendant huit heures, trois semaines seulement de vacances en été! Le samedi soir, je suis plutôt fatigué, alors, vous me comprenez, pour me détendre...

JEAN: My dear man, everybody has to work. I spend eight hours a day in the office the same as everyone else. And I only get three weeks off a year, but even so you don't catch me... Will-power, my good man!

BERENGER: Oh! De la volonté, tout le monde n'a pas la vôtre. Moi je ne m'y fais pas. Non, je ne m'y fais pas, à la vie.

JEAN: Everybody has to get used to it. Or do you consider yourself some superior being?

BERENGER: Je ne prétends pas...

Acte III

BERENGER : [...] D'abord, pour les convaincre, il faut leur parler. Pour leur parler, il faut que j'apprenne leur langue. Ou qu'ils apprennent la mienne ? Mais quelle langue est-ce que je parle ? Quelle est ma langue ? Est-ce du français, ça ? Ce doit bien être du français ? Mais qu'est-ce que du français ? On peut appeler ça du français, si on veut, personne ne peut le contester, je suis seul à le parler. Qu'est-ce que je dis ? Est-ce que je me comprends, est-ce que je me comprends ? [...]

Le rapport à la mise en scène

Idee maîtresse de la scénographie

- L'idée maîtresse de la scénographie est les métamorphoses en rhinocéros qui se déroulent sur scène sous les yeux des spectateurs.
- Une chorégraphe dirige le travail des chœurs de rhinocéros : La progression des rhinocéros est représentée par une danse, lourde et sans grâce au début mais devenant de plus en plus gracieuse vers la fin du spectacle pour constituer un ballet beau et entraînant. Le public, comme Bérenger, a envie de danser avec eux.
- D'un point de vue plastique, la matière première brute – la terre, l'argile, le béton, le métal – est le fil conducteur.
- Des personnages sans nom restent des formes loin du réalisme, et des comédiens changent d'une forme à une autre à l'aide d'un détail de costume, une façon de se tenir, la voix...
- L'espace scénique devient de plus en plus petit alors que le « hors-scène », lui, devient de plus en plus grand jusqu'à déborder sur le public et être le terrain des rhinocéros post-transformation, un lieu où Bérenger ne met jamais le pied.

Comme liens entre tous ses éléments : le théâtre corporel, le théâtre de l'objet ; les maquillages et le cirque qu'Ionesco admirait tout particulièrement.



Travailler en binôme pour proposer une solution au problème de la transformation

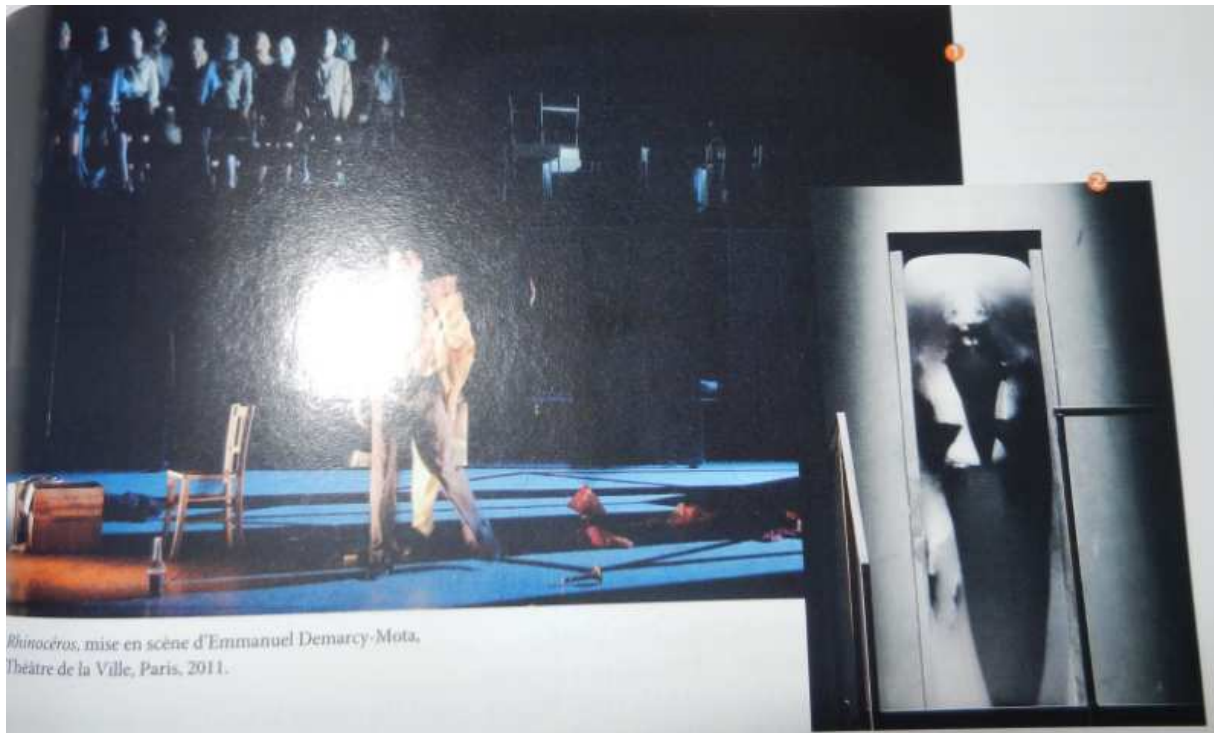
Travail sur des mises en scène

- Captations filmique

Mise en scène de Emmanuel Demarcy-Mota

<https://www.youtube.com/watch?v=e3mxVbLrWik>
https://www.youtube.com/watch?v=veXK_EV_Ig

- Images



Mise en scène d'Emmanuel Demarcy-Mota

Voit-on des Rhinocéros ?

Que symbolise le groupe dans la pénombre ?

Quelle impression se dégage de cette mise en scène ?



Jacques Noël, décors pour la pièce Rhinocéros, mise en scène par Jean-Louis Barrault, Théâtre de L'Odéon, Paris 1960

Signification

Pourquoi un rhinocéros ?



Dans son essai (?) *Notes et contre-notes*, Ionesco disait que la rhinocérite était la carapace que développaient les gens pour éviter d'avoir un véritable échange avec l'autre/les autres.

Cette maladie enveloppe l'Homme jusqu'à former une protection tellement résistante que ces Hommes avancent dans la vie sans regarder quoique ce soit, prêt à charger.

La rhinocérite est une métaphore du manque de communication (thème cher à Ionesco), d'une déshumanisation, d'un aveuglement (la vision de ces mammifères est faible), une propension à former des petits groupes.

Il en résulte une solitude accrue pour celui qui ne rentre pas dans cette logique, aussi éprouvée par Béranger à la fin de la pièce.

Si on remet en contexte, la pièce avait été interprétée, lors de sa sortie, comme une résistance au totalitarisme qui sévissait dans les pays de l'Est et que Ionesco avait fui.

Signification pour le metteur en scène

Johanne Allan écrit :

Rhinocéros nous montre jusqu'où peut aller la pensée unique et le totalitarisme. Il serait intéressant de mettre en parallèle cette idée avec l'omniprésence de la langue anglaise : sommes-nous en train d'assister à une occupation de l'Europe par la langue anglaise ? A quel moment est-ce que cette « infiltration » cesse d'être un progrès et devient une occupation ? Comment faire pour garder sa culture et sa langue sans être mis à l'écart comme Béranger ? Il n'y a évidemment pas là de comparaison directe à faire entre le monde anglophone et le fascisme qu'évoque Ionesco mais on se pose plutôt la question de l'importance de rester soi-même et de garder son identité tout en évoluant. Est-ce possible, et comment ? Dans le spectacle, nous serons amenés à confronter les extrêmes en se demandant où est le juste milieu.

Comment résister et quelle résistance ? Dans un monde où chacun serait un « rhinocéros » et personne ne parlerait la même langue, que pouvons-nous comprendre ? Est-ce que le résistant a raison ? Qui est le vrai bouffon dans l'histoire ? Peut-on croire à une résistance ? Contre quoi résistons-nous aujourd'hui ? Et finalement, pourquoi résister ? Sommes-nous capables de communiquer les uns avec les autres, dans quelque langue que ce soit ? La question du langage devient alors primordiale puisqu'elle est induite par la question de l'identité, du « qui suis-je » ?

L'individu est seul contre tous car son langage est unique.

Ce que dit Ionesco

Rhinocéros est sans doute une pièce antinazie, mais elle est aussi surtout une pièce contre les hystéries collectives et les épidémies qui se cachent sous le couvert de la raison et des idées.

Préface pour *Rhinocéros*, *Notes et contre-notes*, 1960

Les gens tout à coup se laissent envahir par une religion nouvelle, une doctrine, un fanatisme (...) Ils vous tueraient en toute bonne conscience si vous ne pensiez pas comme eux. Et l'histoire nous a bien prouvé au cours de ce dernier quart de siècle que les personnes transformées ne ressemblent pas seulement à des rhinocéros, ils le deviennent véritablement.

« Rhinocéros », propos recueillis par Claude Sarraute, le Monde, 1960

Dans Notes et Contre-notes

« Je puis dire que mon théâtre est un théâtre de la dérision. Ce n'est pas une certaine société qui me paraît dérisoire. C'est l'homme. »

Jouer le désespoir du dernier homme

BERENGER

C'est moi, c'est moi. (*Lorsqu'il accroche les tableaux, on s'aperçoit que ceux-ci représentent un vieillard, une grosse femme, un autre homme. La laideur de ces portraits contraste avec les têtes des rhinocéros qui sont devenues très belles. Bérenger s'écarte pour contempler les tableaux.*) Je ne suis pas beau, je ne suis pas beau. (*Il décroche les tableaux, les jette par terre avec fureur, il va vers la glace.*) Ce sont eux qui sont beaux. J'ai eu tort ! Oh ! comme je voudrais être comme eux. Je n'ai pas de corne, hélas ! Que c'est laid, un front plat. Il m'en faudrait une ou deux, pour rehausser mes traits tombants. Ça viendra peut-être, et je n'aurai plus honte, je pourrai aller tous les retrouver. Mais ça ne pousse pas ! (*Il regarde les paumes de ses mains.*) Mes mains sont moites. Deviendront-elles rugueuses ? (*Il enlève son veston, défait sa chemise, contemple sa poitrine dans la glace.*) J'ai la peau flasque. Ah, ce corps trop blanc, et poilu ! Comme je voudrais avoir une peau dure et cette magnifique couleur d'un vert sombre, d'une nudité décente, sans poils, comme la leur ! (*Il écoute les barrissements.*) Leurs chants ont du charme, un peu âpre, mais un charme certain ! Si je pouvais faire comme eux. (*Il essaye de les imiter.*) Ahh, ahh, brr ! Non, ça n'est pas ça ! Essayons encore, plus fort ! Ahh, ahh, brr ! Non, non, ce n'est pas ça, que c'est faible, comme cela manque de vigueur ! Je n'arrive pas à barrir. Je hurle seulement. Ahh, ahh, brr ! Les hurlements ne sont pas des barrissements ! Comme j'ai mauvaise conscience, j'aurais dû les suivre à temps. Trop tard maintenant ! Hélas, je suis un monstre, je suis un monstre. Hélas, jamais je ne deviendrai un rhinocéros, jamais, jamais ! Je ne peux plus changer, je voudrais bien, je voudrais tellement, mais je ne peux pas. Je ne peux plus me voir. J'ai trop honte ! (*Il tourne le dos à la glace.*) Comme je suis laid ! Malheur à celui qui veut conserver son originalité !

(*Il a un brusque sursaut.*) Eh bien, tant pis ! Je me défendrai contre tout le monde ! Ma carabine, ma carabine ! (*Il se retourne face au mur du fond où sont fixées les têtes des rhinocéros, tout en criant :*) Contre tout le monde, je me défendrai ! Je suis le dernier homme, je le resterai jusqu'au bout ! Je ne capitule pas !

RIDEAU.

- Trouvez-vous que Bérenger propose une description séduisante des rhinocéros ?
- Pourquoi, selon vous, le héros est-il fasciné par les rhinocéros à la fin de la pièce ?

Journal de la mise en scène

À remettre à la rentrée :

La fiche technique

- On rappelle le titre de la pièce vue, le nom de l'auteur de cette pièce, le lieu et la date de la représentation.

L'intrigue

- On présente les personnages (principaux, secondaires, tertiaires).
- On présente l'action de l'introduction jusqu'au dénouement, en maximum 150 mots.

Les éléments du spectacle

A. Le décor

- le représenter par un croquis qui indique les limites du cadre de la scène ;
- le décrire en cherchant à être précis (couleurs, formes, matières...);
- chercher à dire quelles sont ses fonctions dans la mise en scène (situer dans le temps et l'espace ; dire comment les personnages se servent du décor pour l'action ; dire quelle est la valeur symbolique de ce décor).

B. Les costumes

- En représenter 1 par un croquis et le décrire à l'écrit avec précision (couleurs, coupes, matières)
- Y a-t-il des accessoires de costumes? Sont-ils utiles aux personnages? Donnez au moins 2 exemples.

C. Les lumières

- Décrire un éclairage (couleurs, effet, sensations)
- Essayer de comprendre à quels moments de l'action il apparaît
- Dire quelle est sa fonction.

D. Les sons et la musique

- Décrire un effet sonore
- Essayer de comprendre à quel moment de l'action on

l'entend

- Dire quelle est sa fonction.

E. Les accessoires de décor

- En énumérer 3
- Dire quelles sont leurs fonctions.

F. Le jeu d'un comédien

- Observer un personnage en particulier, le nommer.
- Décrire son jeu, sa voix, ses émotions.

Le jugement personnel

- Décrire un moment important puisqu'on a réagi
- Dire ce qu'on a aimé, pas aimé, mais surtout dire pourquoi, argumenter et s'appuyer sur des éléments du spectacle
- Dire ce qu'on a compris, en argumentant et en s'appuyant sur des éléments du spectacle, y avait-il un message? Quel est le but de la pièce?